

# Henri Antoine VIAL, peintre voyageur

Biographie

Guy CHAMPAGNE

Qu'il soit permis à l'auteur de cette biographie de dire qu'il a rencontré pour la première fois Henri VIAL en 1983 chez une amie commune, Christiane TRICOIT, directrice des Éditions Passage d'Encre. À partir de ce jour, une grande amitié nous a lié. Quand le 1<sup>er</sup> janvier 1988, à New York où il habitait, le peintre m'a fait regarder plus de 200 tableaux qu'il remisait dans sa cave, mes souvenirs d'étudiant en esthétique et mes visites assidues dans les musées européens sont revenus à ma mémoire. J'ai immédiatement eu la conviction que je devais faire connaître l'œuvre peinte d'Henri VIAL. Le numéro spécial « Henri VIAL » de Passages d'Encre en décembre 1996 a été la première étape.

En 2021, les sites <[henriantoinevial.com](http://henriantoinevial.com)> et <[henriantoinevial.neocities.org](http://henriantoinevial.neocities.org)> ont suivi, complétés aujourd'hui par cette exposition organisée grâce à la Galerie « Rêves d'Ailleurs », la famille d'Henri et ses amis.

Henri VIAL est né en 1944. En 1974, il s'installe au sud de Manhattan dans le quartier du « Lower East Side ». Mais en 1989, la situation dans ce quartier devenant trop dure, lui et son compagnon Jerone quittent New York pour s'installer à Charleston en Caroline du Sud où il décède en 1996.

Avant-dernier enfant d'une famille de six, Henri VIAL naît près de Saint-Étienne où son père est chauffeur du directeur des Houillères du Bassin de la Loire alors que sa mère cesse d'être femme de chambre pour élever ses enfants. Pendant son enfance, il participe aux travaux de la terre (jardin paternel, voisins paysans, et l'été ferme des grands-parents). Les premiers tableaux qu'Henri VIAL peint à New York à partir de 1977 sont inspirés par cette enfance près de la mine et aux champs où les travaux sont rudes. Il va à l'école libre, mais il peindra « L'École laïque » avec une sorte d'admiration. Il effectue une partie de sa scolarité de collégien au Petit séminaire qu'il quitte en classe de première. De son enfance, il garde le souvenir d'une série de mondes, comme des cercles fermés sur eux-mêmes. En 1979, il peindra le tableau « Montbert » qui est une représentation de ce monde avec ses huit cercles d'enfermement qu'il faut fuir en empruntant le train discrètement et naïvement représenté en bas à droite du tableau.

En 1962, Henri VIAL prépare seul le baccalauréat qu'il obtient et, de 1963 à 1967, il suit à l'Université de Lyon des études de philosophie. De cette amitié avec la sagesse, il conservera toute sa vie un vif esprit critique, en particulier à l'égard des injustices sociales et des obscurantismes religieux. Ce

qui ne l'empêchera pas d'être toute sa vie en quête de spiritualité. Quête qui empruntera les chemins variés de la spiritualité indienne, des rituels liés aux substances hallucinogènes, et de la magie du culte vaudou à l'extrême fin de sa vie. Mais le monde sédentaire des études universitaires lui pèse et il profite des périodes de vacances pour multiplier les voyages. Il mettra en scène cette tentation du voyage dans de nombreux tableaux, comme « Les Gitans », « Le chemin », « En marche ».

Il parcourt alors la Pologne, l'U.R.S.S, la Suède, l'Italie puis, après ses études, le Moyen-Orient et l'Inde, les États-Unis et l'Amérique latine. En Bolivie, dénoncé comme guérillero, il est emprisonné. Il ne sera libéré que grâce à l'intervention de sa famille et de ses amis ainsi qu'à l'écho médiatique et à l'intervention des autorités françaises. Revenu en France, refusant d'accomplir son service militaire obligatoire, il est emprisonné à Rennes pendant 7 mois. Libéré, il repartira de nouveau sur les routes, en Extrême-Orient et aux États-Unis de 1970 à 1973. L'Atelier d'Édition Bordematin a publié ses carnets de voyage qui allient constamment quête de sens et de spiritualité ainsi que dénonciation des injustices rencontrées.

En 1973, Henri VIAL s'établit à New York où il exerce les métiers les plus divers. En 1975, avec son compagnon afro-américain, ils parviennent à acheter un petit immeuble insalubre dans le quartier du Lower East Side, peu éloigné du célèbre « Village » où ont vécu tant d'artistes. Saint Mark's Church, chère à la Beat generation, Tompkins Square, rendez-vous des hippies, la Bowery, avec ses cortèges de pauvres, sont tout proches, mais le quartier est devenu violent et très dangereux.

Henri VIAL s'installe au rez-de-chaussée de ce petit immeuble, ayant ainsi un lieu d'observation privilégié sur sa rue haute en couleurs : trafics, misère, violences... Dans les étages, les dix petits appartements sont des deux pièces dont les locataires pauvres et âgés bénéficient de loyers très bas qu'ils ne payent pourtant pas régulièrement.

À cette époque, Henri VIAL est vendeur dans un grand magasin d'appareils photos et de caméras, mais il contracte une hépatite sévère qui l'oblige à cesser de travailler pendant plusieurs mois. Alité, il songe à peindre. Il est encouragé par un ami français, Jean Marcillac, qui s'engage à acheter régulièrement des toiles. En 1977, Henri VIAL commence à peindre. Après sa maladie, il sera assez occupé par l'entretien de son immeuble et par son travail d'artiste, si bien qu'il ne reprendra plus d'activités salariées. Jusqu'en 1989, il peindra environ 250 toiles de petit et de moyen format ainsi qu'une dizaine d'aquarelles.

Il n'est pas tout à fait certain qu'Henri VIAL ait suivi des cours de dessins et de peinture, mais il est sûr que son métier de vendeur d'appareils photos et de caméras lui a permis de parfaire la solide culture photographique et cinématographique qu'il avait déjà. Il affectionne en particulier les photographes Raymond Depardon, Eugene Richards, Bruce Davidson, Chris Steele-Perkins et les metteurs en scène Luis Buñuel et Ingmar Bergman. Henri VIAL a également approfondi sa connaissance de la peinture en arpentant les dizaines de kilomètres de rayons des grandes librairies d'art qui existaient alors au sud de Manhattan. Il s'est constitué une culture picturale immense, appréciant entre autres des peintres qui auront une influence sur sa création, tels que James Ensor, Edward Munch, Edward Hopper, Otto Dix, Arnold Schönberg, Georg Baselitz, Francis Bacon, Pierre Soulages. Le futur peintre connaît aussi très bien les maîtres de la Renaissance italienne et les peintres américains contemporains lui sont familiers : Sam Francis, Joseph Albers, Mark Rothko, Robert Rauschenberg, entre autres. On décèle la marque de ces peintres dans de nombreux tableaux. Mais, par dessus tout, Henri VIAL voue une admiration à Bruegel l'Ancien, peintre des humbles, peintre sceptique qui, autant par ses thèmes que par la structure de ses tableaux, inspire Henri VIAL tout au long de sa vie.

Cependant, ce sont des peintres naïfs, peu connus en France, qui servent de modèles aux premiers tableaux, en particulier le peintre français Michel Delacroix établi à New York et le peintre afro-américain Horace Pippin.

C'est donc dans un style naïf qu'Henri VIAL commence à peindre le monde de son enfance, disparu à jamais : les travaux des champs, la mine et les mineurs, places de villes et de villages, scènes de la vie quotidienne, l'école, la famille, la solitude, les cérémonies religieuses, les kermesses, fêtes et vogues, la vieillesse et le drame de la mort. Il aime particulièrement peindre des natures mortes qui lui permettent de peindre l'invisible.

C'est avec le même style volontairement naïf qu'il peint le monde qui l'entoure à New York, monde sur le point de disparaître du Lower East Side : rues animées, petits immeubles colorés, diseuses de bonne aventure à l'ancienne, quartier latino-américain, métro...

À l'occasion d'expositions, Henri VIAL vend des tableaux, mais à l'instar de James Ensor, il vend souvent à contrecœur car il dit qu'il ne sait plus ce que deviennent ses tableaux. Aux Etats-Unis et en France, il vend et offre aussi des tableaux à sa famille et à ses amis.

À partir des années 1980, son style évolue vers quelque chose qui s'apparente plus à l'expressionnisme engagé, à l'art brut et à la 'bad painting'. S'éloignant du style naïf, il reprend les thèmes de son enfance et surtout du Lower East Side qui devient un univers trash de la drogue, frappé par une

extrême pauvreté, où des immeubles sont incendiés pour satisfaire des intérêts immobiliers, avec un métro devenu sordide.

Dans ce style brut, il peint aussi ses souvenirs de voyage, criant contre les injustices et dénonçant les ravages des guerres. Il se moque des obscurantismes et s'apitoie sur les misères de 'l'humaine condition' bornée par la vieillesse et la mort.

Mais les changements s'accélèrent dans le Lower East Side. L'ami mécène, Jean Marcillac, décède en 1982. Les hippies et les artistes sont remplacés par les sans-abri et la grande pauvreté, l'esprit de contestation et de critique a abandonné le terrain au profit du conformisme, l'idéal 'peace and love' a laissé la place à la violence, la petite herbe chantée par Allen Ginsberg a été remplacée par des drogues dures qui obéissent aux lois du capitalisme le plus effréné, l'hépatite B dont on guérissait a fait place au SIDA dont on meurt.

Aussi, quand, en 1988, le compagnon d'Henri VIAL, documentaliste dans une université de New York et qui défendait la ligne 'aucun alcool et aucune drogue à l'intérieur de l'université', a reçu des menaces de mort de la part des dealers, cela a été le déclic qui a décidé le peintre à quitter New York pour s'établir à Charleston, ville d'origine de Jerone.

Le déménagement a eu lieu en juin 1989 et l'installation s'est faite dans une vaste et belle maison située juste entre la partie de la ville blanche, historique et cossue, et la ville noire, pauvre, construite de bric et de broc.

C'est dans cette ville que le peintre apprend la mort par le sida de plusieurs amis chers. Il continue de peindre, certes moins intensément qu'à New York, mais il achève également de nombreux tableaux laissés non terminés. Avec l'humour qui était le sien, il signe alors la toile qu'il juge terminée en peignant ses initiales HV, Henri Vial mais aussi 'achevé'.

En 1993, le peintre se laisse convaincre de mettre en vente à la galerie West Indies (*Les Caraïbes*) de Charleston quinze œuvres majeures qui seront 'hélas', dira-t-il, toutes vendues. Henri VIAL continue de méditer sur la 'Vanité des choses', de ressentir que 'Tout passe' et que 'Tout disparaît'. Il médite sur la peinture, tension entre la photographie qui capte un instant immobile et le cinéma qui enregistre la magie du mouvement. Il réfléchit à une autre tension qui traverse toute l'histoire de la peinture, tension entre le 'trait' et la 'tache de couleur', en constatant que sa propre œuvre picturale est traversée par cette tension.

Avec le même plaisir gourmand, il aime à revenir en France revoir sa famille et ses amis, mais il aime aussi retourner dans son 'Ailleurs' d'élection.

En 1996, les médecins de l'hôpital de Charleston lui diagnostiquent un cancer. Avec une dignité hors du commun, Henri VIAL poursuit une vie familiale, sociale et de réflexion d'une rare richesse. Dans cette ville où la culture afro-américaine est forte, il est sensible à la magie du culte vaudou qui l'aide à « quimboiser » son sort.

Sur son lit d'hôpital, avec les moyens du bord - pages de son agenda papier orné de dessins de Matisse, tracts qui lui sont apportés, feuilles de papier dessin, peinture à l'eau, crayons et feutres de couleur, et son stylo - Henri VIAL dessine 33 œuvres, grinçantes ou lumineuses, ironiques ou énigmatiques.

L'ultime dessin « Arkansas Convention », inspiré par une de ses dernières lectures, *Salvation on Sand Mountain (Le salut sur les Dunes de sable)* de Dennis Covington, prend l'exact contre-pied de sa première grande œuvre « Montbert ». Alors que « Montbert » représentait le monde comme un ensemble de cercles fermés qu'il fallait fuir, « Arkansas Convention » représente quelques foyers de vie qui ont trouvé leur place et se sont établis dans un paysage inondé de lumière, en marge du vibronnant va-et-vient d'une autoroute où des véhicules poursuivent à l'infini leurs allers et retours dénués de tout sens.

La réflexion d'Henri VIAL a oscillé entre la tentation de voyager pour fuir son monde d'origine et le désir de trouver 'la' place où s'établir. L'œuvre du peintre n'est-elle pas traversée par une tension entre cette tentation de fuite et ce désir d'enracinement ?

***In Henri Antoine VIAL, peintre voyageur, peintre protestataire,***  
**Catalogue de l'exposition, 27 octobre - 16 novembre 2021, Galerie Rêves**  
**d'Ailleurs, 29 rue Paul Bert, 42000 Saint-Étienne**